

Prologue

L'armoire de ma mémoire n'a jamais été assez grande pour que les souvenirs y soient bien rangés et même engrangés. Par contre mes placards à vêtements ont toujours été organisés pour que je puisse accéder à l'ensemble des éléments qui y sont stockés. Comme je n'ai jamais pu, comme le faisait l'impératrice Eugénie deux fois par an, mettre ma garde-robe « à la réforme », ces placards se sont remplis considérablement.

Aucune volonté de constituer une collection n'a guidé l'empilement des pull-over, des vestes, des pantalons et des robes. Mon intention conservatrice était de retrouver, plusieurs années après leur acquisition, la possibilité de me glisser à nouveau dans les plis de ces habits familiers avec un plaisir aussi grand que celui qu'il y a, chaque saison, de céder à la mode en renouvelant sa garde-robe. Je ne me suis jamais lassée de la plus simple des chemises de nuit comme du plus coloré des foulards. Et pour ceux de ces habits que je portais peu, et pour certains plus du tout, une appréhension à briser le lien affectif qui me relie à l'objet de désir qu'ils furent, m'a retenue de les éliminer. L'attachement que je porte à tous ces vêtements a également pour origine une sensibilité aux matières textiles – mais peut-être est-ce eux, au contraire, qui ont construit mon attirance pour les étoffes. Ainsi, pour faire partie de cette accumulation d'objets tissés et tricotés, un vêtement doit pouvoir être réendossé avec un plaisir triple fait de l'évocation d'un style, de son lien à une histoire personnelle et de sa qualité. Aujourd'hui que ce livre est écrit, on peut considérer qu'une volonté conservatrice, à valeur de

témoignage, a fini par s'imposer, mais les pièces de cet ensemble, qui s'étend de l'année 1966 à l'année 2012 et qui s'est formé sans intention de thésaurisation au départ, ne sont jamais entrées dans un projet de couvrir un assortiment le plus exhaustif de ce que serait le vestiaire d'une femme ayant traversé ces quarante six années. Je ne construis pas un musée, je garde tout simplement.

Cette manne apparaît bien particulière car elle est constituée d'éléments qui, pour la plupart, n'auraient chacun aucune cote dans une boutique de vêtements vintage. Sans cette raison de les conserver, il faut voir, dans la constitution régulière de cette réserve, un autre motif que la formation d'un vestiaire en attente d'une utilisation historique complice. Son existence a fini par dévoiler la portée de sa grande force mémorielle. Pour tenter d'en comprendre le caractère collectif, j'ai entrepris d'interroger les vêtements les uns après les autres. Les voilà donc photographiés, accrochés sur un cintre, comme sortis de ma garde-robe, de façon très neutre. Si neutre que rien n'est montré des accessoires qui pouvaient les mettre en valeur. Seule une paire de chaussures – toujours la même, donc neutre également – se retrouve d'image en image pour donner une échelle et suggérer une présence. Présentation respectueuse et retenue, comme dans un musée où l'on expose les objets en espérant que, même sortis de leur contexte, ils puissent avoir encore le pouvoir de faire revivre l'existence qu'ils eurent. Les vêtements ne sont pas des objets comme les autres. Artefacts singuliers, « ils semblent incorporer un peu de l'être de la personne à laquelle ils appartenaient »¹. Cette gémellité étonnante du vêtement et de celui qui l'a modelé à son corps nous trouble et nous émeut, faisant de ces habits des objets-souvenirs, des vêtements-reliques, pourrait-on dire.

Les photographies aident à reconstituer « ce qui a été », mais aucun élément ne peut authentifier, pour celui qui regarde un de ces habits photographiés, le fait qu'il soit rattaché à une année précise. Pourtant pour moi, et l'on peut vouloir me suivre, la mémoire d'un événement particulier me vient par le vêtement autant que par son image. Celle-ci me donne à voir les couleurs ou le dessin, me rappelle la matière

¹ Alexandra Bosc, *Les vêtements, reliques de contact*, in *Anatomie d'une collection*, p. 40, Editions Paris Musées, 2016, catalogue édité à l'occasion de l'exposition du Musée Galliera.

fibreuse ou le volume et, sans qu'un contact direct me soit absolument nécessaire, le pouvoir de suggestion de l'objet déroule une histoire sentimentale. Les vêtements sont des notes que j'extrait, comme j'aurais pu le faire de phrases écrites dans un journal intime, et que j'utilise pour éviter la dissolution du temps passé. J'aime l'idée que l'on s'habille avec des fonds d'archive, parce que l'on porte des vêtements achetés hier aussi bien qu'il y a trois ans, ou plus encore.

Parler d'eux au présent m'oblige à ne pas évoquer les styles et les événements d'une année au regard de ceux qui se sont écoulés après celle dont il est question et devrait pouvoir éviter des pensées nostalgiques. Le texte, qui a le rôle d'évoquer des éléments absents de l'image, laisse émerger des bribes de réalité et reconstitue subjectivement un contexte pour chacune des tenues, comme s'il avait pu être écrit au temps où je la portais. Les libertés que je me suis données sont mises entre crochets.

Je n'ai rien conservé d'avant l'année 1966. Les quelques vêtements d'enfance que j'ai retrouvés doivent leur existence à un geste de ma mère – mais il y a si peu de souvenirs d'enfance qu'il aurait été artificiel de vouloir les faire participer. C'est pourquoi ce récit commence alors que j'ai quinze ans et s'arrête avec une tenue exceptionnelle qui correspond à une année charnière. En poursuivant mon récit au-delà de celle-ci, je n'aurais pas eu le recul nécessaire pour savoir si une tenue était porteuse d'une force évocatrice permettant de faire revenir à la mémoire ce que la pudeur a souvent caché. A la manière de Paul Auster qui, dans *Chronique d'hiver*, revoit sa vie à partir des appartements qu'il a habités, je revisite la mienne en analysant une partie des vêtements qui m'ont couverte et accompagnée. Guidée par la chronologie des années, j'aborde des histoires qui s'entremêlent : chronique personnelle, évocation politique, regard artistique sur les créations de l'époque. Je peux passer de l'une à l'autre de ces histoires, me laisser aller comme dans une conversation, revenir, insister, répéter, juger ce que je viens de dire, jusqu'à me découvrir.